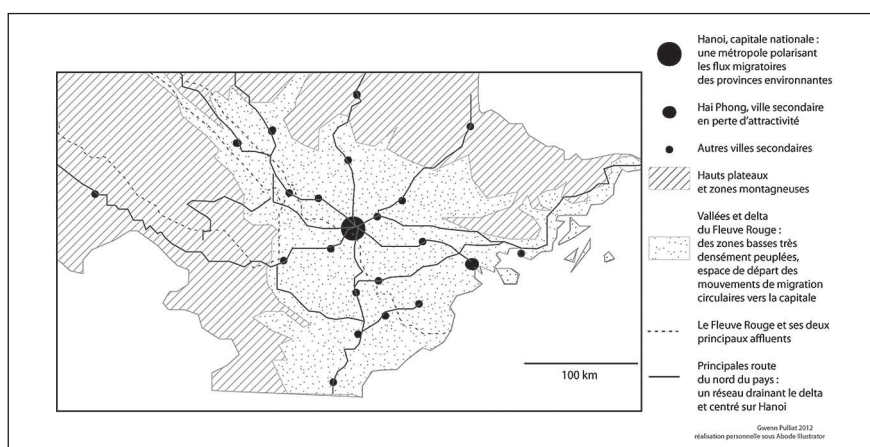


Etre ici pour vivre mieux là-bas. Stratégies économiques et vulnérabilité alimentaire de la population flottante à Hanoi

Gwenn Pulliat

Sur une superficie deux fois inférieure à la Suisse, le delta du fleuve Rouge, au nord du Vietnam, accueille près de 20 millions d'habitants: c'est l'une des zones les plus densément peuplées d'Asie du Sud-Est, avec près de 1000 habitants par kilomètre carré. C'est autour de Hanoi, capitale politique du pays, que se structure ce vaste ensemble. Si les limites administratives de la province de Hanoi sont très extensives, la ville-centre ne regroupe qu'environ 2 millions d'habitants sur 5% du territoire, tandis que le reste de la province est occupé par des communes rurales et deux bourgs périphériques,¹ qui évoquent déjà l'organisation spatiale du delta du fleuve Rouge. Hanoi se présente donc comme une petite capitale au centre d'une vaste région densément peuplée.



Carte 1. Organisation spatiale du delta du fleuve Rouge: un espace densément peuplé polarisé par Hanoi.

¹ La province de Hanoi est ainsi subdivisée en 9 arrondissements urbains, qui constituent la ville intra muros, 18 districts ruraux et 2 bourgs secondaires. La province regroupe ainsi au total près de 6,5 millions d'habitants sur une superficie de 3345 km². Données de l'Office général de la statistique, www.gso.gov.vn.

Les relations entre la capitale et le delta sont à la fois anciennes et intenses. La ville, qui a fêté en 2010 son millénaire, a rapidement joué le rôle de marché au profit des villages environnants: aux côtés de la citadelle s'est développé le quartier des Trente-Six Rues, où étaient commercialisés les denrées et l'artisanat produits dans l'hinterland de Hanoi.² Ces échanges se fondaient sur un va-et-vient des ruraux entre ville et campagne. Pourtant, cette circulation des biens et des personnes a été fortement entravée par la mise en place, au moment de l'indépendance (1954), d'un puissant dispositif de contrôle, associant un système d'enregistrement résidentiel et une obligation de déclarer à la police tout déplacement.

Cet intermède prit fin avec l'infléchissement politique du *Doi Moi* («Renouveau») à la fin des années 1980, qui a progressivement allégé ces dispositifs de contrôle. Les migrations ont alors vigoureusement repris: Hanoi connaît ainsi une croissance démographique moyenne de 4% par an,³ en majorité due à un solde migratoire très positif. Mais à ces *migrations*, définies selon les normes internationales comme un changement de résidence principale en dehors de la commune d'origine pour une durée d'au moins six mois,⁴ s'ajoute une intense *circulation* des personnes entre la capitale et le delta du fleuve Rouge. Le terme de «circulation» permet de mieux rendre compte de ces mouvements dans lesquels les personnes ne rompent pas avec leur lieu d'origine, elles y conservent leur résidence mais vivent également à Hanoi, sur des périodes plus ou moins longues et de façon plus ou moins régulière. La vie urbaine ne remplace pas mais complète la vie rurale: cette circulation crée de la multilocalité.

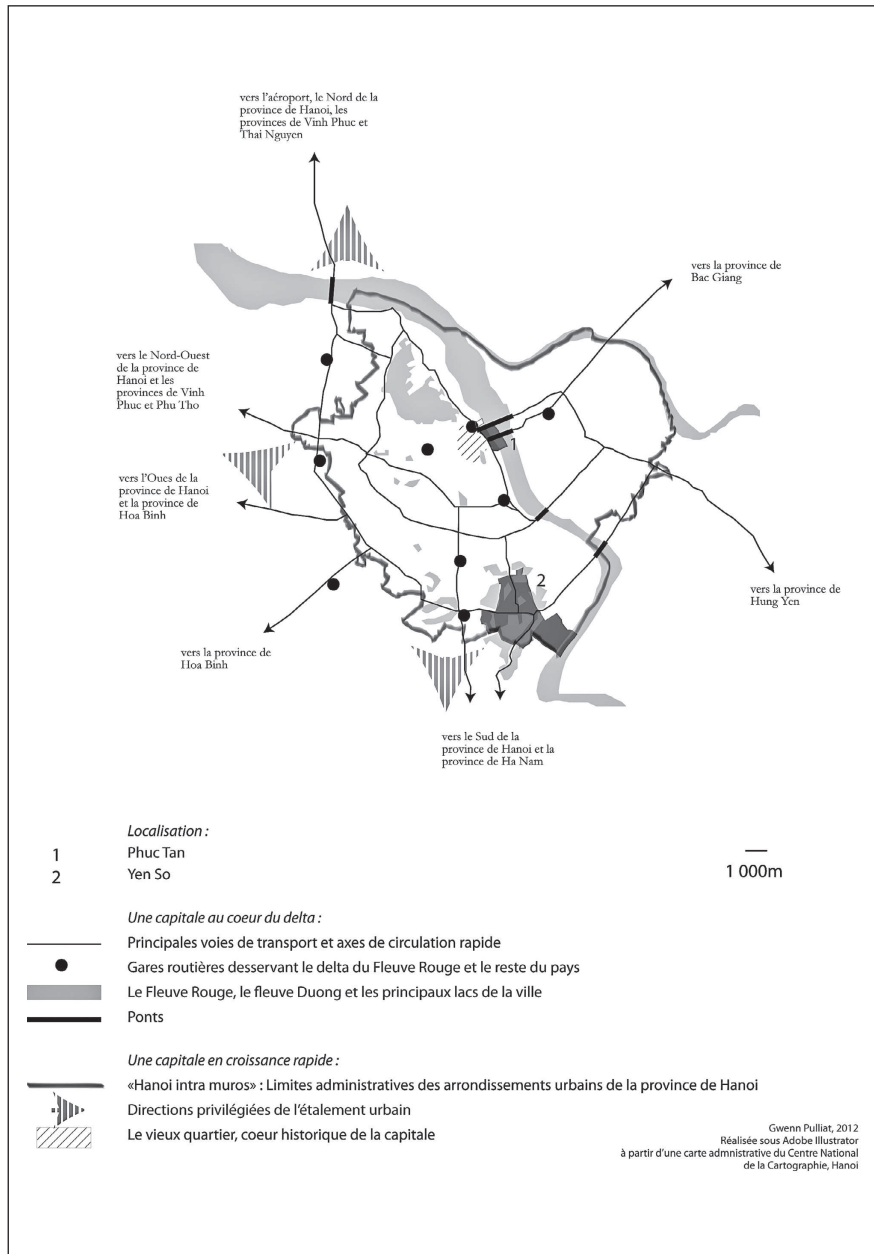
A l'inverse de l'étude de Charlotte Guénard dans cette publication qui porte sur le lieu de départ, notre approche se concentre sur le lieu d'arrivée. A Hanoi, les personnes mobiles qui vivent entre ville et campagne constituent une population «flottante»⁵ qui n'est pas comptabilisée dans la population urbaine. N'ayant fait l'objet que d'études qualitatives, son estimation est hasardeuse. Il apparaît néanmoins que la population flottante représente une large part de la population urbaine précaire: une étude du Programme des Nations Unies pour le Développement avance que la population flottante et les ruraux installés durablement en ville mais

2 Philippe Papin, *Histoire de Hanoi*, Paris: Fayard, 2001.

3 Franck Castiglioni, Jean-Michel Cusset et Patrick Gubry et al. (dir.), *La ville vietnamienne en transition*, Paris: Karthala, 2006, p. 314.

4 Patrick Gubry P., Thi Huong Lê et Thi Thiêng Nguyễn, *L'urbanisation au Vietnam: que sait-on de la «population flottante»*, Hanoi: IRD, 2011.

5 Gubry et al., *L'urbanisation*; Thi Thu Huong Luong, Tuan Ahn Nguyễn, Jonathan Rippet Thi Dieu Dinh, «Becoming and Being Urban in Hanoi: Rural-Urban Migration and Relations in Vietnam», in: *Journal of Peasant Studies* 39:5 (2012) pp. 1103–1131.



Carte 2. Phuc Tan et Yen So: deux quartiers au cœur des circulations entre Hanoi et le delta du fleuve Rouge.

ne pouvant pas faire changer leur lieu d'enregistrement résidentiel (sans toutefois les distinguer) constituent 70% des pauvres à Hanoi.⁶

C'est la raison pour laquelle notre étude porte son intérêt sur cette population flottante: l'analyse des pratiques quotidiennes, à commencer par l'alimentation (qui représente une part importante du budget quotidien), permet de voir comment la circulation entre ville et campagne s'inscrit dans les stratégies quotidiennes des individus. En partant de leurs pratiques alimentaires, on observe la construction d'un système de ressources inscrit entre le monde rural et la capitale, répondant aux risques et aux difficultés rencontrés par la famille, mais avec pour corollaire une précarité quotidienne en ville.

L'étude se fonde sur l'analyse de vingt entretiens qualitatifs menés au cours de l'année 2011. Ils ont été réalisés dans deux quartiers de Hanoi, l'un central et l'autre périphérique. Le premier, Phúc Tân, est situé à proximité du centre historique, mais il se trouve entre la digue et le fleuve, sur une zone inondable. C'est un quartier d'installation privilégié par la population flottante car il se trouve à la fois à proximité de la gare routière de Long Bien, qui dessert les provinces environnantes de la capitale, et à proximité d'un marché de gros et du vieux quartier, qui sont des zones d'emploi de main-d'œuvre non qualifiée. Le second, Yên Sở, se situe à la limite sud de la zone urbaine continue de Hanoi; il appartenait à un district rural jusqu'en 2004, date à laquelle il a été reclassé en quartier urbain. Il se trouve à proximité de voies rapides desservant les provinces au sud de la capitale et se présente comme une porte d'entrée où le logement est moins cher que dans les quartiers centraux. Les entretiens semi-directifs avaient pour objet de restituer les trajectoires de vie des enquêtés, tout en insistant particulièrement sur les habitudes quotidiennes, à commencer par les pratiques alimentaires et migratoires. Plusieurs critères de sélection ont été retenus: l'occupation (vente ambulante par exemple), le lieu d'habitation, mais aussi l'interconnaissance, par exemple. Notre analyse se fonde ainsi sur une grande diversité de situations, faisant apparaître la variété des stratégies élaborées au quotidien.

6 Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD), *Urban Poverty Assessment in Hanoi and Ho Chi Minh City*, Hanoi 2010.

La vulnérabilité alimentaire comme reflet des contraintes quotidiennes de la population flottante

Pourquoi migrer, comment migrer?

A défaut de statistiques précises sur la population flottante, l'enquête du PNUD estime qu'elle représenterait entre 13% et 18% de la population urbaine totale du pays: la circulation entre ville et campagne constitue donc un phénomène de grande ampleur. Quelles sont alors les raisons qui poussent les flottants à partir? Dans presque tous les cas, les personnes interrogées au cours de nos entretiens ont commencé à venir à Hanoi à la suite d'un choc économique: par exemple, une jeune femme a décidé de venir travailler en ville à la suite d'un accident du travail de son mari qui l'a immobilisé pendant plusieurs mois, privant la famille des revenus habituels. Généralement, le choix de la migration se présente comme une stratégie pour faire face à des difficultés économiques momentanées ou durables.

Dès lors, la ville se présente comme une ressource économique que l'on mobilise au gré des besoins: c'est un recours supplémentaire dans la gestion des moyens de subsistance (*livelihoods*). On observe ainsi une grande flexibilité dans les pratiques migratoires, qui révèle cette adaptation constante aux besoins de la population flottante. Le départ peut intervenir à n'importe quel moment de la vie: s'il est fréquent que la circulation entre ville et campagne débute au commencement de la vie active, on a aussi observé des départs beaucoup plus tardifs, par exemple une fois que les enfants sont devenus adultes. Il en résulte que les migrants sont très souvent mariés (c'est le cas de la totalité de nos enquêtés) et ont des enfants; de surcroît, il s'agit tout aussi bien d'hommes que de femmes. Loin d'être essentiellement le fait de jeunes actifs célibataires, la mobilité de la population flottante hanoïenne demeure forte tout au long de la vie professionnelle et familiale et se distingue par sa mixité. La durée de présence en ville et la fréquence des retours à la campagne témoignent également de la diversité des pratiques migratoires: si certains flottants viennent de façon très temporaire en ville, le temps de faire face à une difficulté, nombreux sont ceux pour qui cette circulation devient routinière; et si certains migrants ne retournent que de façon très occasionnelle à la campagne, d'autres partagent équitablement leur temps entre les deux espaces. C'est à une grande flexibilité de la circulation que l'on assiste.

L'alimentation comme variable d'ajustement au quotidien

Nous avons choisi de centrer notre étude sur les pratiques alimentaires car elles constituent un acte quotidien auquel est accordée une large part du budget: elles permettent ainsi de rendre compte de la façon dont sont réalisés certains arbitrages

au quotidien. Parmi nos enquêtés, le budget alimentaire représente en moyenne 28% des revenus: c'est l'un des principaux postes de dépenses, avec le logement et les envois à la famille. Pourtant, c'est bien moins important que la moyenne dans le delta du fleuve Rouge: le *Vietnam Households Living Standards Survey* de 2010⁷ estime que l'alimentation représente 51,8% des dépenses des ménages. Or, cela ne s'explique pas par des revenus moyens supérieurs (puisque les revenus de la population flottante semblent être un petit peu inférieurs à la moyenne des Hanoïens):⁸ on voit là l'existence d'une contrainte budgétaire qui porte sur l'alimentation. L'alimentation se révèle alors être un sujet de préoccupation majeur de la population flottante: l'enquête du PNUD montre que 75% des migrants craignent l'augmentation des prix alimentaires, et c'est le premier sujet de préoccupation cité par les personnes interrogées.

Faisant les courses sur une base quotidienne, voire pluri-quotidienne,⁹ la population flottante utilise ce poste de dépenses comme variable d'ajustement du budget. En effet, tous nos enquêtés s'emploient dans le secteur informel, sans contrat, sans sécurité: ils perçoivent des revenus fluctuants. C'est ce qu'illustrent les choix de Mme Thanh, 41 ans, qui vient à Hanoi depuis 10 ans:

Plusieurs fois par mois, je gagne moins de 20 000 VND [0,75€] dans la journée: alors je ne mange que des soupes chinoises ou des bun [pâtes de riz fraîches] sans rien, cela ne coûte que 2000 ou 3000 VND par repas.

Ainsi, quand les revenus sont plus bas que d'ordinaire, nos enquêtés réduisent d'abord le budget alimentaire: les dépenses de logement, comme l'épargne pour les envois à la famille, sont, elles, incompressibles. Toutefois, on observe essentiellement ce phénomène d'ajustement à la baisse: à l'inverse, quand les revenus sont plus élevés que d'ordinaire, nos enquêtés n'augmentent pas leur budget alimentaire quotidien, même quand ils déclarent en même temps qu'ils s'imposent une forte limitation.

La vulnérabilité alimentaire, témoin des contraintes quotidiennes

Cette utilisation de l'alimentation comme variable d'ajustement des dépenses au quotidien conduit un certain nombre des enquêtés à subir une très forte contrainte économique, qui se traduit périodiquement ou durablement par des situations d'insécurité alimentaire. Selon la définition du Sommet mondial de l'alimentation (1996), la sécurité alimentaire se caractérise par l'accès physique et économique

7 General Statistics Office of Vietnam, www.gso.gov.vn/default_en.aspx?tabid=515&idmid=5&ItemID=12426, visité en juillet 2012.

8 PNUD, Urban Poverty.

9 Paule Moustier, The Anh Dao et al., *Supermarkets and the Poor in Vietnam*, Hanoi: Malica, 2006.

	Groupe 1 Insécurité alimentaire	Groupe 2 Fragilité alimentaire	Groupe 3 Faible contrainte alimentaire
Degré de contrainte	Très forte contrainte budgétaire, imposition d'une limite quotidienne	Contrainte moyenne	Pas de restriction budgétaire sur l'alimentation
Nombre de repas par jour	2	3	3
Niveau de diversité	Faible: peu de viande/ poisson notamment, peu de variété des denrées	Bonne diversité (consommation de tous les principaux groupes d'aliments)	Bonne diversité, choix des denrées, variabilité des produits de chaque groupe d'aliments
Budget alimentaire	<20 000 VND/j/pers (0,70€)	entre 25 et 30 000 VND/j/pers (1€)	>30 000 VND/j/pers (>1,1€)
Part alimentation dans le budget		> 40%	< 30%
Apport de denrées de la campagne	Choix quantitatif: pour réduire le budget (denrées de base surtout)		Choix qualitatif: pour améliorer la diversité, meilleure qualité, connaissance de l'origine
Nombre d'enquêtés concernés	8	5	7

Figure 1 – Pratiques alimentaires et degrés d'insécurité: les résultats d'enquête

de tous et à tout moment à une nourriture suffisante, de bonne qualité nutritionnelle, salubre et répondant aux préférences culturelles des individus. Or, 8 enquêtés de notre échantillon ne satisfont pas à ces conditions, et 5 autres se trouvent en position fragile, car consacrant une très grosse part du budget aux dépenses alimentaires.

Dans le premier groupe, on observe à la fois un défaut de quantité (avec seulement deux repas pris par jour) et de qualité, avec une faible diversité des produits consommés et une insuffisance de produits carnés et piscicoles (peu ou pas compensés par des protéines végétales). De surcroît, les personnes interrogées n'hésitent parfois pas à sacrifier la qualité sanitaire en achetant leurs plats (quand elles ne disposent pas de cuisine) chez des vendeurs dont elles doutent de l'hygiène, uniquement pour des raisons de coûts. On observe aussi un approvisionnement depuis la campagne: certains enquêtés apportent leur production (riz, fruits, notamment) en vue de réduire leurs dépenses urbaines.

Dans le second groupe, le régime alimentaire est plus diversifié mais les agents consacrent plus de 40% de leurs revenus quotidiens à l'alimentation, de sorte que les fluctuations de revenus ou l'apparition de dépenses supplémentaires se traduisent par un préjudice sur le plan alimentaire.

Au total, les deux tiers de notre échantillon se trouvent, à des degrés plus ou moins aigus, en situation de vulnérabilité alimentaire, c'est-à-dire qu'ils ont une capacité relativement faible à endurer les chocs qu'ils rencontrent¹⁰ qui, en conséquence, les mettent en situation d'insécurité alimentaire.

Changement de focale: les stratégies économiques à l'échelle du système ville-campagne

«Partir pour rester»:¹¹ une migration vers la ville au profit de la campagne

Les pratiques migratoires de la population flottante de Hanoi montrent qu'il n'y a pas de rupture entre la capitale et son hinterland, mais bien une complémentarité entre «ici» et «là-bas» qui est mise à profit. Celui qui choisit de migrer ne choisit pas de quitter le village d'origine: il s'agit seulement de mobiliser de nouvelles ressources, sans renoncer au cadre de vie d'origine. La migration s'inscrit en fait dans un modèle de diversification des moyens de subsistance: il s'agit de compléter les activités agricoles par d'autres types d'emploi, parfois au village et souvent en dehors, en ville.¹² Ainsi Mme Thuê, 51 ans, qui passe 15 jours par mois à Hanoi depuis deux ans:

Ma vie s'est améliorée depuis que je viens à Hanoi. A la campagne, je n'avais que les revenus du thé, qui ne sont pas très élevés, et j'avais beaucoup de temps libre inutile. Ici, je travaille, je gagne plus d'argent et grâce à cela, je peux rembourser mes dettes [emprunt pour faire construire la maison à la campagne]. Hanoi est un bon endroit pour travailler, même si la vie est plus agréable à la campagne.

C'est encore une grande variabilité du rapport à l'agriculture que l'on observe: parmi nos enquêtés, 9 n'ont plus d'activité agricole à la campagne, 11 en conservent une, soit uniquement pour la consommation familiale, soit comme activité économique à part entière. Presque tous, en revanche, ont encore des terrains agricoles, et s'ils ne les cultivent pas eux-mêmes, ils sont prêtés à des proches.

10 Pierre Janin, «La vulnérabilité alimentaire des Sahéliens: concepts, échelles et enseignements d'une recherche de terrain», in: *Espace géographique* 35:4 (2006) pp. 355–366.

11 Geneviève Cortès, *Partir pour rester. Survie et mutation de sociétés paysannes andines, Bolivie*, Paris: IRD, 2000.

12 Christophe Gironde, «Réformes, croissance et augmentation des inégalités dans le delta du fleuve Rouge – Viêt Nam (1980–2000)», in: *Moussons* 13–14 (2009) pp. 269–308.

C'est cette mobilité de la main-d'œuvre qui a assuré, tout au long des deux dernières décennies, une réduction de la pauvreté particulièrement rapide.¹³ On n'observe pas d'exode rural massif, mais bien une circulation entre des espaces complémentaires qui permet de mobiliser des ressources économiques diversifiées, afin de réduire les risques auxquels la famille fait face, et d'augmenter sa résilience à la suite d'un choc. Ainsi, c'est essentiellement les adultes actifs qui migrent vers la ville, pendant que leurs dépendants, ascendants et descendants, demeurent à la campagne. La ville se présente comme un espace d'emploi alors que la campagne demeure le lieu de vie familiale. Ces relations entre Hanoi et son hinterland se rapprochent de ce qu'a observé Geneviève Cortès en Bolivie,¹⁴ bien que les pratiques quotidiennes soient différentes: il s'agit de «partir pour rester», dans notre cas d'aller à Hanoi afin d'assurer des revenus suffisants pour la famille à la campagne.

C'est ce qui permet également de comprendre que la migration est un élément parmi d'autres dans les stratégies de gestion des ressources. Les ressources urbaines, avec les statuts d'emploi précaires et les fluctuations des revenus, sont perçues comme hasardeuses:¹⁵ l'irrégularité des revenus, la faible durée des périodes d'embauche, mais aussi les exigences physiques des emplois souvent occupés par les flottants (beaucoup sont des travaux de force: vente ambulante, manutention, construction...), font que ces ressources urbaines ne sont pas considérées comme pérennes dans le long terme. De la sorte, la conservation des terres agricoles, même quand elles ne sont plus cultivées par le flottant ou sa famille nucléaire, assure une sécurité à longue échéance: si les revenus escomptés sont moindres que les revenus urbains, elles représentent une ressource potentielle, qui complète ou pourra se substituer aux activités urbaines si celles-ci venaient à n'être plus accessibles ou plus suffisamment rémunératrices. Il y a un arbitrage dans le temps et dans l'espace des ressources et des risques.

Une mobilité vers la ville au profit de la campagne

Si les pratiques migratoires de la population flottante sont diverses, elles présentent une caractéristique qui la distingue de la population *immigrée* en ville: l'objectif n'est pas de devenir citadin. Même quand ils viennent dans le long terme (en moyenne, nos enquêtés viennent en ville depuis douze ans), les flottants n'envisagent pas de rester en ville de façon définitive, de s'installer à Hanoi: c'est pour cela, par exemple, que, le plus souvent, les enfants demeurent à la campagne. Ils

13 Selon les données de l'Office général de la statistique, le taux de pauvreté (selon le seuil officiel) était, à l'échelle du pays, de 58% en 1993 contre 10,6% en 2010.

14 Cortès, *Partir*.

15 Luong et al., «Becoming and Being Urban in Hanoi».

gardent ainsi «un pied dedans, un pied dehors», pour reprendre l'expression de J.-L. Chaléard et A. Dubresson¹⁶ au sujet de la Côte d'Ivoire. Il y a une dissymétrie entre les deux espaces: c'est le logement à la campagne qui est considéré comme le véritable lieu de vie, tandis que le lieu d'habitation à Hanoi est peu investi, même quand le temps est majoritairement passé en ville. Dans cette forme d'habitat multilocal, l'un des espaces est considéré comme le lieu d'ancrage et l'autre davantage comme un lieu de passage.

En effet, l'objectif de la population flottante qui se rend à Hanoi est d'améliorer (ou de restaurer) les conditions de vie à la campagne. C'est là-bas que les profits réalisés à la ville s'investissent: en rénovant la maison, en finançant la scolarité des enfants restés à la campagne, en accumulant un pécule en vue d'y créer une nouvelle activité. La ville est une ressource *au profit de la campagne*: il s'agit donc de réduire les dépenses en ville afin de maximiser les ressources pour le village. On le voit dans les discours de nos enquêtés: très souvent, quand on les interroge sur leurs revenus, ils indiquent ce qu'ils gagnent déduction faite des frais de logement et d'alimentation, et ce sans même le préciser. Les dépenses afférentes à la vie en ville sont considérées comme des inputs que l'on déduit pour ne considérer que les gains nets. Une part importante de ces gains est envoyée à la campagne. Parmi nos enquêtés, les trois quarts au moins envoient de l'argent à la famille, en moyenne 29% des revenus urbains, ce qui en fait le premier poste de dépenses des flottants. L'objectif en ville est d'accumuler une épargne pour financer les dépenses à la campagne, ce qui renvoie à un motif classique de migration. Ainsi, en dépit de frais de logement nettement plus élevés, les flottants épargnent plus que les résidents.¹⁷ Ce caractère prioritaire des envois à la famille est, par exemple, très explicite dans les propos de Mme Chinh, 62 ans:

Je fixe un budget de 15 000 dongs par jour pour me nourrir, car je dois économiser de l'argent. J'économise le plus possible sur le budget alimentaire, sinon il ne me reste presque plus rien à envoyer à la famille. Pour le moment, je parviens à envoyer minimum un million [environ 35€] tous les mois, et pour cela je réduis au maximum toutes les dépenses. C'est nécessaire pour payer l'école des deux petits-enfants, parce que mon fils ne gagne pas assez bien sa vie pour assurer toutes les dépenses de la famille. Je fais d'autant plus attention à mes dépenses que récemment, un autre petit-fils a eu un accident de moto, il a eu la jambe cassée. Je leur ai donné 4 millions de dongs [environ 140€], c'était toute mon épargne.

16 Jean-Louis Chaléard et Alain Dubresson, «Un pied dedans, un pied dehors: à propos du rural et de l'urbain en Côte d'Ivoire», in: *Tropiques. Lieux et Liens*, dir. par Florence Pinton, Montpellier: ORSTOM, 1989, pp. 277–290.

17 Villes en transition Vietnam, Centre for Sociology and Development Studies Ho Chi Minh City et Institute of Sociology Hanoi, *Impact of Existing Residence Registration Policy on Urban Poverty Alleviation*, Ho Chi Minh City: Centre for Sociology and Development Studies, 2005.

Dès lors, on voit que la minimisation des dépenses urbaines est un objectif des flottants à Hanoi: cela donne une nouvelle lecture de la précarité de leurs conditions de vie en ville.

Une nouvelle lecture de la précarité quotidienne de la population flottante

On comprend ainsi pourquoi une augmentation des revenus ne conduit pas à un allègement de la contrainte sur le budget alimentaire. La population flottante organise ses moyens de subsistance de telle sorte que la majeure partie des bénéficiaires vient de la ville et va s'investir à la campagne. Les flottants élaborent alors des stratégies économiques pour réduire les coûts urbains. Une augmentation des revenus ne conduit pas les flottants à améliorer leurs conditions de vie à la ville: elle est utilisée pour augmenter les envois à la famille ou créer une épargne.

Dès lors, si la restriction du budget alimentaire qui débouche sur des situations d'insécurité relève d'une contrainte forte pour les personnes les plus défavorisées, pour d'autres elle doit s'interpréter comme un choix fait pour améliorer les conditions de vie, la diversité des activités, la formation des enfants: un choix qui permet d'augmenter dans le long terme la capacité de la famille à faire face à des difficultés. La vulnérabilité alimentaire du flottant à Hanoi dans le court terme permet d'assurer une moindre vulnérabilité de sa famille à la campagne, et d'accroître sa résilience dans le long terme. La médiocrité des conditions de vie à la ville est au fondement de ces améliorations, elle est parfois choisie, comme la précarité des emplois dans le secteur informel qui permet de rester mobile.¹⁸ Cette précarité des conditions de vie est un arrangement qui s'inscrit dans le mode de vie multilocal de la population flottante.

Une vie multilocale assise sur des structures particulières

Des migrations de proximité

La vie multilocale de la population flottante de Hanoi se fonde sur des relations étroites entre la capitale et son hinterland, relations qui sont permises par la proximité géographique. Ainsi, à Hanoi, plus de 80% des migrants viennent du delta du fleuve Rouge,¹⁹ et les autres viennent surtout de la région nord du pays.²⁰ Cette

18 Agergaard et Vu ont observé des porteuses au marché de Long Bien qui ont renoncé à des emplois stables et un peu mieux rémunérés car elles n'auraient plus été en mesure de circuler facilement entre ville et campagne, ce qui permet de concilier vie familiale rurale et vie active urbaine. Voir Jytte Agergaard et Thi Thao Vu, «Mobile, Flexible, and Adaptable: Female Migrants in Hanoi's Informal Sector», in: *Population, Space and Place* 17:5 (2011) pp. 407–420.

19 Villes en transition et al., *Impact*.

20 C'est là une distinction forte avec Ho Chi Minh Ville, qui attire, elle, des migrants de tout le pays (y compris du nord).

proximité facilite les arrangements multilocaux, parce qu'ainsi les flottants sont en mesure d'assurer à la fois leurs obligations (notamment familiales) à la campagne et leurs activités professionnelles à la ville. Dans nos enquêtes, les temps de trajet en bus ou à moto sont généralement compris entre 1 et 3 heures, et le choix d'un logement à proximité d'une grande gare routière (Long Bien pour le quartier de Phúc Tân, Giap Bat pour le quartier de Yên Sở) n'est pas fortuit: il s'agit de pouvoir à tout moment se déplacer. Les flottants sont ainsi virtuellement dans les deux espaces simultanément, et gèrent leurs activités et leurs déplacements en fonction des événements, des besoins et des opportunités qui se présentent dans l'un ou l'autre de leurs lieux de vie. C'est ce qui permet de réduire les tensions entre l'«être ici» et l'«être là-bas».

Cette proximité est un critère de choix important dans les stratégies professionnelles. Ainsi, un enquêté, M. Khuong, 54 ans, originaire de Hung Yên, province limotrophe de Hanoi, a commencé à migrer vers la ville pour travailler vers l'âge de 30 ans. Il s'est d'abord dirigé vers Hanoi, puis a suivi un cousin à Hô Chi Minh Ville. Là, il trouvait plus facilement des emplois plus rémunérateurs que la vente ambulante qu'il exerçait à Hanoi. Mais la capitale économique du sud se trouve à plus de 30 heures de train de Hanoi, de sorte qu'il a dû se résoudre à rentrer au nord: il n'était en effet pas en mesure d'assister aux cérémonies de la famille, alors que, en tant que fils aîné, il lui appartient de s'occuper de ses parents et d'organiser les fêtes en l'honneur des ancêtres. C'est donc la contrainte familiale qui l'a fait revenir à Hanoi; dans le sud, le temps et le coût du transport ne permettaient pas une circulation facile entre ville et campagne.

La flexibilité des conditions de vie à la ville

La population flottante s'emploie essentiellement dans le secteur informel (travail non déclaré aux services de l'Etat, sans contrat, sans aucune sécurité). Ces flottants occupent des emplois variés – parmi nos enquêtés, on trouve des vendeurs ambulants, des manutentionnaires au marché de gros de Long Bien, mais aussi des personnes travaillant, par exemple, sur des chantiers de construction – mais qui tous se caractérisent par leur souplesse dans l'organisation du temps de travail: ces travaux, effectués à la tâche ou sur de courtes périodes d'emploi, permettent aux personnes de se déplacer et de retourner à la campagne quand elles le souhaitent, puis de reprendre leur emploi à leur retour à Hanoi. La précarité de l'emploi assure la mobilité de la population flottante.

De façon symétrique, les conditions d'habitat sont précaires mais flexibles. Le principal mode de logement de la population flottante est la location de chambres chez l'habitant. Partout dans la ville, on trouve des chambres à louer au sein des lo-

gements des résidents, ou bien dans des bâtiments accolés au logement du propriétaire, construits spécifiquement pour être loués. Les migrants louent alors soit une chambre individuelle, sur une base mensuelle, soit une place dans une chambre collective, partagée entre trois, quatre, parfois jusqu'à douze personnes, sur une base quotidienne (ce dernier cas semble être le plus fréquent: la moitié de nos enquêtés se logent de la sorte). Cette organisation du logement permet de quitter la ville momentanément à moindre coût, et l'importance de l'offre de ce genre de logement assure aux flottants de pouvoir retrouver à se loger très facilement à leur retour à Hanoi. Ces logements de piètre qualité (un tiers de nos enquêtés n'ont aucun lieu où cuisiner), avec des surfaces par personne minuscules,²¹ sont relativement peu onéreux, permettent une grande souplesse dans le lieu de vie et favorisent la mobilité entre ville et campagne.

Au total, les formes précaires d'emploi et d'habitat constituent le socle sur lequel la population flottante peut s'appuyer pour mobiliser des moyens d'existence à la fois urbains et ruraux, pour développer sa vie multilocale.

D'intenses réseaux de solidarité

Si la décision de migrer se fonde le plus souvent sur un calcul économique, il est rare qu'il s'agisse d'une démarche isolée: presque toujours, la personne qui migre accompagne quelqu'un de sa connaissance qui circule déjà entre Hanoi et le village, elle rejoint un proche qui l'aide, à l'arrivée, à se loger et à trouver un emploi. Mme Noi, 50 ans, qui vient à Hanoi depuis seize ans, témoigne du rôle déclencheur qu'a ce proche:

J'ai décidé de venir travailler à Hanoi parce qu'avec quatre enfants, nous avons besoin d'argent. A la campagne, il n'y avait que la culture de riz, ça manquait d'activité. Quand les enfants ont grandi et sont rentrés à l'école, je voulais mettre à profit le temps que j'avais. Ma belle-sœur venait travailler à Hanoi depuis quelque temps, j'ai décidé de la suivre pour venir voir comment ça se passait. J'ai vu qu'on pouvait gagner l'équivalent de 7 kg de riz par jour, ça m'a semblé être un bon revenu, donc j'ai continué à venir.

Nos enquêtés soulignent que, s'il est désormais facile de trouver un logement sans connaissances (il suffit de demander aux riverains dans la rue où trouver des chambres à louer), il est plus compliqué de s'insérer dans les activités professionnelles. Ainsi, par exemple, les manutentionnaires du marché de Long Bien ont été introduits par une connaissance qui, les premiers jours de travail, leur montre le

21 L'enquête du PNUD cite 8,4 m² par personne pour les migrants contre 20,3 m² pour les résidents. Dans nos enquêtes, ces chiffres semblent correspondre à ce que l'on a pu observer à Yên Sở, à la limite de la zone urbaine, mais paraissent éloignés de la situation en centre-ville: à Phúc Tân, il faut probablement les diviser par deux.

fonctionnement, leur indique les vendeurs qui embauchent, leur précise les prix habituels, les insère dans un réseau de connaissances qui assure une fonction de protection contre les violences et les vols. Souvent, l'ancien et le nouveau flottants continuent par la suite de travailler ensemble. On assiste à la construction de réseaux économiques fondés, le plus souvent, sur l'appartenance. De la sorte, l'entrée dans la ville se fait à l'aide de ce réseau qui sert de catalyseur à la migration:²² à peine 10% des flottants ne connaissaient personne sur leur lieu d'arrivée avant de migrer.²³ Ces réseaux s'élargissent grâce à une interconnaissance villageoise qui assure une confiance mutuelle: ainsi, M. Khuong explique que c'est une très bonne chose que dans la maison qu'il habite, il n'y a que des personnes qui viennent de son village: il peut donc laisser son vélo dans la cour sans risquer de se faire voler ses marchandises. Une même origine géographique assure cette confiance. Cela construit un capital social spatialisé, c'est-à-dire un réseau d'entraide mobilisable associé à un territoire donné (un village d'origine et un quartier d'arrivée). Ce capital social est fondé sur l'entre-soi et se trouve associé à la création d'un petit chez-soi en ville, où les solidarités villageoises demeurent.²⁴

Si le réseau structure la vie à la ville, la solidarité joue également du côté du village. La décision de migrer est généralement prise à l'échelle du ménage dans son entier; ce n'est que rarement un choix individuel. Le rôle des autres membres de la famille est particulièrement important quand les enfants demeurent à la campagne tandis que les deux parents migrent vers la ville: ils sont alors confiés aux grands-parents ou à d'autres proches, qui en assurent l'éducation au quotidien. On observe là une répartition des tâches tant sur le plan spatial que sur le plan familial: c'est à l'échelle de la famille relativement élargie que sont construites les stratégies économiques. Cette solidarité familiale est une condition fondamentale de la vie multilocale.

L'entretien de ces réseaux a alors un coût: il convient en effet d'apporter son aide (financière) aux proches qui se trouvent dans le besoin, comme de participer (financièrement encore) aux cérémonies (mariages, funérailles, naissances, anniversaires de décès, etc.). On observe de façon symptomatique que la fréquence des retours à la campagne dépend largement des cérémonies qui y sont organisées: les flottants rentrent à la campagne pour y participer. Ces échanges et cette circulation

22 Frédéric Landy, «Migrations et enracinement dans le Maidan», in: *Les attaches de l'homme. Enracinement paysan et logiques migratoires en Inde du Sud*, dir. par Jean-Louis Racine, Paris: Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994, pp. 79-141.

23 Li Tana, *Peasants on the Move: Rural-Urban Migration in Hanoi Region*, Singapore: Institut of South East Asian Studies, 1996.

24 Ces lieux d'habitation partagés sont complètement intégrés au tissu urbain: il n'y a pas au Vietnam, comme on l'observe en Chine, de «villages» dans la ville où vivent presque exclusivement des migrants d'origine rurale.

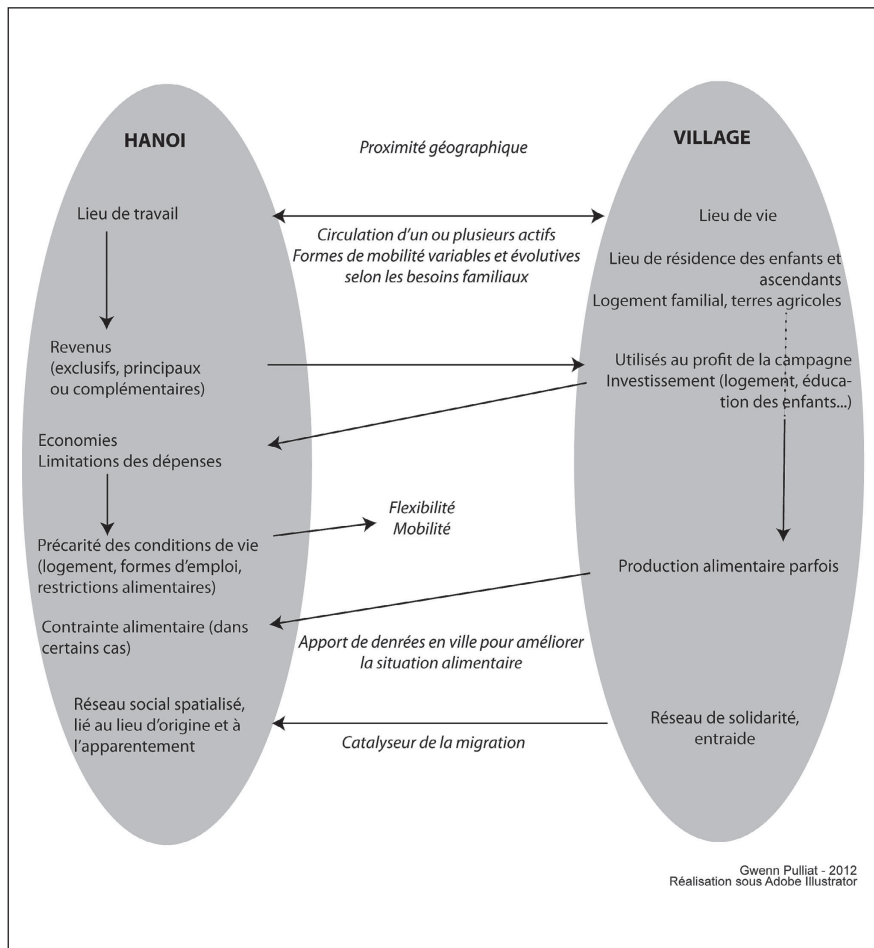


Figure 2. La multilocalité de la population flottante à Hanoi: une circulation entre deux espaces différenciés et complémentaires.

monétaire au sein de la famille élargie et des réseaux amicaux fondent ensuite l'entraide qui permet les arrangements que l'on a vus. L'entretien de ces réseaux sociaux ouvre ainsi un horizon économique plus large qui réduit la vulnérabilité de la famille en l'absence de sécurité sociale efficace.

Conclusion

L'analyse du cas de la population flottante de Hanoi donne à voir comment la mobilité constitue un moyen utilisé pour accroître l'accès à des ressources économiques variées, permettant de diversifier les risques auxquels les agents font face. On voit ici les modes particuliers de cette mobilité: elle n'est pas synonyme d'exode rural, mais se traduit par une multilocalité des modes de vie, avec une répartition spatiale et familiale des activités quotidiennes. Cette mobilité se présente comme une circulation entre deux espaces qui se distingue de la migration en ce qu'il n'y a pas de rupture avec le lieu d'origine. Hanoi apparaît ainsi comme un lieu-ressource mobilisé au profit du village d'origine, où les agents maintiennent leur enracinement et leur sentiment d'appartenance. La «campagne» qui, dans le delta du fleuve Rouge, prend souvent la forme de gros bourgs s'étalant tout au long des axes de transport, mais où les espaces agricoles conservent une place dominante dans le paysage, est perçue comme le lieu de vie et le lieu d'ancrage, tandis que la ville est davantage perçue comme un lieu de travail où les flottants sont de passage pour quelques mois, quelques années ou quelques décennies. Il y a là probablement une spécificité par rapport à ce qu'on a pu observer, par exemple, lors de la révolution industrielle en Europe: l'attraction vers la ville se faisait alors aux dépens de la campagne (surtout en termes de peuplement), tandis que, dans le cas de Hanoi, la circulation vers la ville se fait au profit du village d'origine (surtout en termes économiques). On assiste de plus en plus à une spécialisation spatiale des fonctions à l'échelle de la métropole et de son hinterland.

Cette dissymétrie dans les rôles dévolus à l'«ici» et au «là-bas» se traduit par un faible investissement matériel dans la vie urbaine, dont témoignent la vulnérabilité alimentaire et la précarité des conditions de vie de la population flottante à Hanoi. Mais à cette précarité est associée une grande mobilité de la main-d'œuvre qui permet aux flottants d'être à la fois «ici» et «là-bas», et la multilocalité qui en découle est au fondement d'une meilleure résilience dans le long terme. La multilocalité participe de la sorte à la diffusion spatiale des bénéfices de la croissance économique, qui tendent à se concentrer dans les pôles urbains: ainsi, selon l'étude du groupe Villes en transition,²⁵ 95% des migrants estiment que leur vie s'est améliorée.

25 Villes en transition et al., *Impact*.